Document generated on 06/05/2025 2:57 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

DENIS, ROLAND, *Les vingt siècles du français*, Montréal, Éditions Fides, 1949. 437 pages

Léo-Paul Desrosiers

Volume 3, Number 3, décembre 1949

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801586ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801586ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Desrosiers, L.-P. (1949). Review of [DENIS, ROLAND, *Les vingt siècles du français*, Montréal, Éditions Fides, 1949. 437 pages]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *3*(3), 464–466. https://doi.org/10.7202/801586ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1949

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DENIS, ROLAND, *Les vingt siècles du français*, Montréal, Editions Fides, 1949. 437 pages.

Un Canadien nous donne une histoire du français. "Notre langue, dit-il, est donc l'aboutissement logique d'un lent travail de gestation, commencé il y a vingt siècles et qui s'est continué jusqu'à l'heure actuelle. C'est la résultante des transformations profondes et successives qu'a subies le latin vulgaire implanté en Gaule par les Romains, et qui s'est développé, suivant des lois et des conditions particulières, pour donner la langue française d'aujourd'hui".

L'auteur a lu les meilleurs ouvrages français sur le sujet. Quelques-uns comprennent plusieurs tomes, d'autres sont trop savants pour le profane. Avec netteté, dans de courts articles sous des titres en majuscules, il a condensé les faits principaux et les phénomènes de la naissance et de l'évolution de notre langue. Ces articles substantiels forment ensuite des chapitres. La clarté y règne en maîtresse. Le lecteur trouvera dans ces pages un abrégé de toutes les connaissances acquises durant le dernier demi-siècle par des maîtres tels que Brunot, Dauzat, etc. Cette histoire du français, sous une forme maniable, peut rendre de grands services au Canada. N'importe-t-il pas que tous la connaissent bien puisque tous ont à le défendre? On ne protège bien que ce que l'on aime bien.

Un chapitre sur la langue française en notre pays offre un intérêt particulier. Les premiers colons venaient des régions où se parlait la langue d'oïl: "C'étaient, pour la plupart, des patoisants d'origine modeste... Ils savaient ou entendaient le français, mais leur langue courante était le patois propre à leur province natale" (361). Au-dessus d'eux, le clergé, la noblesse, les officiers, les fonctionnaires usaient du parler de la Cour. Pour se comprendre entre eux, pour régler leurs affaires, pour entretenir des relations d'amitié ou communiquer avec l'administration, "les premiers défricheurs devaient nécessairement faire usage d'un langage commun et ce langage ne devait être que le français". L'exemple de l'élite et l'influence de l'immigration féminine venue en bonne partie de Paris, jouèrent avec force dans le même sens. Une fois implantée en Canada, la langue française subit l'influence du milieu; entachée de vocables issus des dialectes et de particularités phonétiques, elle forme maintenant des néologismes. Alors bien nourrie par les apports continuels qu'elle reçoit de France; "soutenue par l'enseignement et par une classe instruite, qui s'efforçait de tenir un langage élégant et soigné, la langue française faisait de rapides progrès et semblait destinée à un avenir prometteur" (364). Après la cession du Canada à l'Angleterre, elle est assez puissante pour résister au choc d'une autre langue. Toutefois, elle "subit un arrêt prolongé dans son évolution. Elle s'appauvrit et vieillit dans son lexique et ses formes grammaticales; elle s'altéra, en particulier, dans sa phonétique. Le vocabulaire, les tours et les expressions deviendront archaïques; ce qui fait qu'au siècle suivant, on note déjà beaucoup de retard sur la langue de Paris. De plus, apparaît un grand ennemi: l'anglicisme"... (365–6). Il faudrait citer ici des pages complètes qui sont bourrées d'observations précises sur notre parler:"... fonds commun de canadianismes de bonne frappe... anglicismes qui enlaidissent la langue... le lexique trahit souvent une imprécision sémantique qui fait bon marché du terme propre et de l'expression juste... La syntaxe est fréquemment entachée de solécismes et de constructions incorrectes... mollesse de la diction... articulation défectueuse..." Toutefois, ces défauts suscitent de vastes mouvements de réforme ou de correction. L'auteur parle ensuite de la langue des classes instruites, de celle des villes, du parler des campagnes. La première est bonne, la seconde souvent exécrable: ..." C'est dans le petit peuple des villes et prin-

cipalement des grandes cités, comme Montréal et Québec, que la langue laisse le plus à désirer". On y trouve l'articulation relâchée, l'indigence du vocabulaire, les anglicismes, les barbarismes, les solécismes. Pour sa part, l'habitant a conservé un parler plus savoureux, c'est lui qui a francisé de bonne manière quelques mots anglais, frappé des néologismes.

Seuls, les spécialistes prennent le temps de lire les vastes ouvrages sur lesquels le livre de M. Roland Denis est fondé. Aussi l'auteur aura rendu un grand service aux professeurs, en général, aux élèves et au public. Son traité n'a pas la sécheresse des résumés que l'on parcourt d'ordinaire; il est au contraire rempli de faits souvent savoureux, mal connus, que des études récentes ont mis en valeur. On a rarement l'impression du déjà lu, déjà connu qu'il fallait appréhender. En un mot, il paraît très bien adapté à notre population où il peut faire beaucoup de bien. L'auteur a commis quelques maladresses qu'il pourrait corriger dans une édition subséquente; en voici une: "Epaulée par les liens étroits qu'elle entretient avec la France métropolitaine... la langue française faisait de rapides progrès..." Au fond, voilà un défaut d'analyse: des *"liens"* peuvent difficilement *"épauler"* tout d'abord; et ensuite on peut difficilement *"entretenir"* des liens si entretenir garde la nuance qu'il possède dans la phrase. N'en gardons pas rancune à M. Denis dont le livre montre de si belles qualités.

Léo-Paul DESROSIERS